



THIERS.

THIERS.

Louis-Adolphe Thiers aurait dû naître à Bergame, patrie d'Arlequin. Mais il est enfant de Marseille et d'un père qui, pour les soins de son jeune âge, sut apporter plus de cravache que de modération.

Ce petit être, ce Thucydide en besicles, cet Hérodote politique en paletot noisette, ce Danton-puce, est né le 26 germinal au V. Il est le fils d'un ouvrier du port sur la Canebière, dont la vie a laissé

beaucoup à désirer — de bonnes choses. Mais les fautes sont personnelles. Le fils a assez de ses fautes pour que je ne m'occupe pas de celles du papa.

Thiers est comme ce fils de Neptune, il a le don des métamorphoses. Il resta espiègle et polisson jusqu'à l'âge de quinze ans. — Il changea tout à coup, et, avec une taille suffisante pour se faire réformer de la conscription, il devint studieux et chef de parti avec ses dix-huit ans.

Il alla suivre les cours de faculté de droit à Aix, où il fut admis. — Il commença par révolutionner l'école pour s'entretenir la main.

On dirait qu'il a été élevé avec

le lait de la chèvre Amalthée, il ne parle pas, il bèle; mais il bèle avec un esprit d'ange.

Il a un robinet d'esprit, qui coule toujours : goutte à goutte; — comme un robinet mal fermé. En général, on ne s'est pas assez défié de ce robinet.

Donnez du gigantesque, étourdissez les sots.

Telle a toujours été la devise du Mirabeau-mouche dont nous ne voulons pas nous occuper sous le rapport politique; ceci n'étant pas dans nos attributions.

Il arrive à Paris après mille succès de collège, son titre de bachelier en poche, et vient faire de la misère pratique dans une man-

sarde du passage Montesquieu, avec son coreligionnaire M. Mignet, l'historien profond et sérieux qui a grandi dans la solitude et le travail.

Fera-t-il des biberons et des clysoirs comme son frère du passage Choiseul, ou tiendra-t-il une table d'hôte à 2 fr. 50 le cachet, comme sa sœur, rue Grange-Batelière? Non. Un état d'homme le ferait rougir ; il préfère être homme d'État ; *aut Cesar, aut nihil!* Il veut être ministre. Il ne s'agit que de saisir l'occasion par les cheveux ; il espère qu'elle ne sera pas chauve.

L'occasion se présente à lui sous la forme du député Manuel qu'on entraîne hors la salle de l'assemblée

législative ; il prend sa défense en s'écriant de sa voix la plus flûtée : *Vingince !*

Manuel devient son protecteur. — Tom-Pouce a le pied dans l'étrier politique ; l'occasion a fait le larron.

Je me suis laissé raconter cette anecdote :

Le quinze mai 1829, deux jeunes hommes, un petit et un grand ; l'un portant besicles, l'autre regardant à l'horizon *in naturalibus* ; celui-ci sautillant comme un cabri, celui-là affectant un air sybillin ; le premier caquetant clair et dru, le second donnant lentement ses paroles à compter à l'écho de ses satisfactions intérieures, entrèrent bras

dessus bras dessous aux *Frères Provençaux*, s'assirent à la même table, et tinrent la conversation suivante au plus fort de la mastication.

LE PETIT. — Belles asperges !... Eh bien, que dites-vous des affaires, mon harmonieux ami ?

LE GRAND. — Eh, mon Dieu, que voulez-vous, d'immenses événements sont proches, si je ne me trompe !

LE PETIT. — J'adore le macaroni au gratin !... Vous parlez d'événements, mélodieux enfant des Muses ? Tranchez le mot, dites révolution !

LE GRAND. — Que ce mot retombe sur votre tête et sur celle de vos enfants !!!

LE PETIT. — Garçon, des confitures de Barr... ! Bah ! bah ! vous avez des terreurs et des scrupules indignes de votre génie, ô amant favorisé des neuf sœurs ! Une révolution maintenant ne serait que l'ouverture d'un héritage pour nous et nos pareils.

LE GRAND. — Pour vous et vos pareils, oui ; pour moi, non.

LE PETIT. — Prenez-vous du café?... Ainsi donc, ô rival heureux d'Apollon ! vous n'êtes point disposé comme moi à hâter la chute de l'ordre des choses, pour mettre vos espérances de fortune politique sur le pavois.

LE GRAND. — Je prévois l'avenir, je ne l'appelle pas de mes vœux ;

que quelque chose soit, je le regarderai passer.

LE PETIT. — Jurons-nous au moins de nous conduire en courtois adversaires.

LE GRAND. — Oui, si cela se peut constitutionnellement.

Après avoir ainsi causé, le petit et le grand se levèrent et sortirent : c'était ce dernier qui avait payé la carte.

Or, ces deux hommes n'étaient autres que M. Thiers et M. Lamartine. Les événements sont venus depuis donner un intérêt historique à leur entretien.

Laissons descendre Adolphe du grenier sur la place publique pour reluire au soleil ; il a besoin de se

produire. Voyons ce qu'il va faire :

Il fait une culbute et tombe dans la rédaction du *National*.

Il fait la roue avec la démocratie et jure de donner le coup de grâce à la Restauration. Thiers est impitoyable. — Elle meurt.

Hector doit succomber, les dieux l'ont décidé.

Thiers a retourné sa casaque politique : il arrive avec le gouvernement de Louis-Philippe. — Laffitte le met dans sa poche et l'en retire pour en faire un conseiller d'État.

Cette chanson circule ; il la chante gaiement avec tout le monde :

Ain : *Il était un p'tit homme.*

Je ne suis qu'un tiers d'homme,
Un tiers d'homme d'État
Par état,
Homme d'esprit en somme
Qui vous ferait la loi
Par ma foi,
Sans que nul osât (*bis*)
L'appeler au combat ;
Que je suis gai ! que je suis gai !
Pour un homme d'État.



Je possède la forme,
Mais la forme, dit-on,
Sans le fond ;
Pourtant qu'on s'en informe, —
Beaucoup ont eu regrets
De mes traits ;
Pour qui le combat
Thiers n'est jamais ingrat.
Que je suis gai ! que je suis gai !
Pour un homme d'État !



De l'huile la patrie
M'a nommé député,
Cet été ;

Avant peu, je parie,
Chers collègues, me voir
Au pouvoir ;
D'*Foutriquet* c'est là
Qu'est le maréchalat.
Que je suis gai ! que je suis gai !
Pour un homme d'État.

* M. Thiers fait ses petites affaires... Celles de la patrie s'embrouillent. Mais Lycurgue a des petits camarades qu'il proclame des Solons, et, ostensiblement, nos Lycurgues et nos Solons sauvent la patrie de deux jours l'un, pendant plusieurs années consécutives.

Mais Adolphe a un cœur accessible à l'amour comme un homme de cinq pieds six pouces. — Son cœur a parlé. Un cœur de femme

lui dit : Je t'aime malgré tes lunettes vertes. — Il lui chante l'air de *la Dame blanche* :

Viens, gentille dame !
Viens, je t'attends...
Parais, je t'attends !..

Cette gentille dame, c'est la fille de madame Dosne. Elle arrive à Paris. Il obtient son cœur, il désire sa main, mais ne la lui demande pas. — On la lui offre, il la prend ; il l'épouse. — Ils n'ont pas beaucoup d'enfants.

Voici maintenant une autre anecdote qui a toute l'importance d'une histoire. — Un jour, M. Thiers se promenait aux Tuileries, tenant sa petite femme au bras droit et sa belle-mère, ma-

dame Dosne, au bras gauche, du côté du cœur. Jamais il n'avait paru si alègre, d'une physionomie si gaillarde et avec des yeux si tournoyants derrière ses lunettes ; on eût dit un maître clerc d'avoué endimanché et tout orgueilleux d'avoir payé à dîner et fait voir l'obélisque à deux de ses payses. Sa langue battait dans sa bouche, comme les breloques d'une montre sur l'abdomen joufflu d'un député centrifuge de la Restauration.

Tout à coup, lorsqu'il fut parvenu en face de la demeure de Louis-Philippe, à la distance et contre la statue de Spartacus, il fit une halte, son front se rembrunit,

ses lèvres se crispèrent, il quitta le bras de ses dames et, prenant autant que la disgrâce de son torse et le trapu commun de son buste pouvaient le lui permettre, la posture du patron des esclaves en révolte, il murmura sourdement ces paroles : IL EST LE ROI, mais il n'y sera que tant que je le lui permettrai. Et cependant :

Hercule n'a pas péri sous l'effort d'un pygmée.

Nous ne voulons pas dire que Louis-Philippe ait été un Hercule, mais à coup sûr Brindamour-Thiers n'était et n'est encore, à l'heure qu'il est, qu'un pygmée tombé dans le deuxième dessous de l'indifférence publique.

Pendant dix ans sa petite étoile a brillé au zénith des plus colossales impudences. — Historien, il a donné la main à la révolution par derrière; — ministre, il a donné la main à la révolution par devant, et, se plaçant au milieu des écouteurs, il leur a fait le pied de nez du gamin de Paris.

Je ne sais gré que d'une chose à cette affreuse binette, c'est d'avoir mangé des asperges avec M. de Lamartine.

